

Et In Libertalia Ego

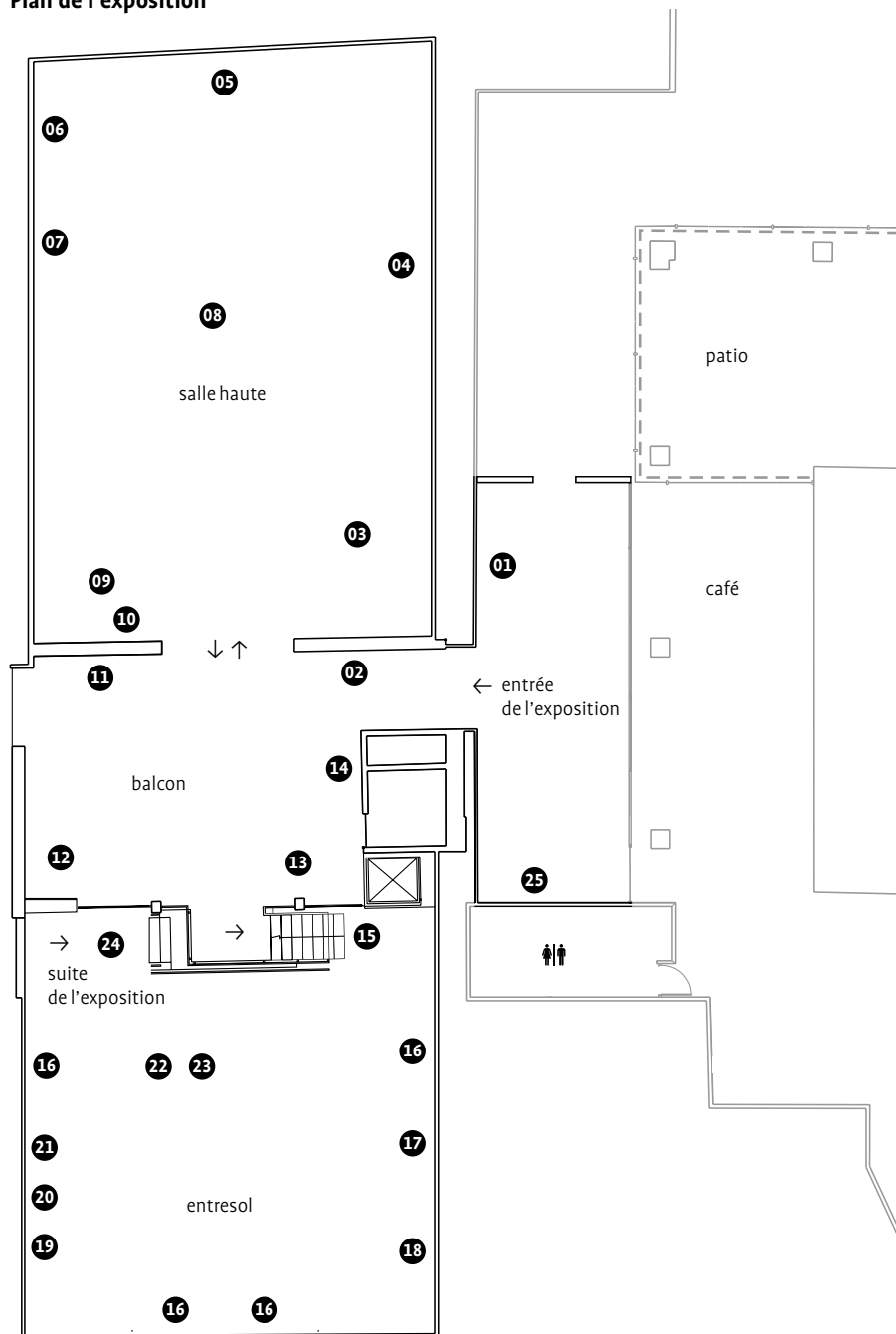
un projet
de Mathieu Briand

du 19 février au 10 mai 2015
la maison rouge





Plan de l'exposition



entrée de l'exposition

- 01**
Motif, 2015
 image reçue par e-mail
 par Mathieu Briand
 en juin 2007
 tirage couleur
 contrecollé sur dibond

balcon

- 02**
Première carte, circa 1960
 encre sur papier calque

salle haute

- 03**
Pirogue, 2015
 pirogue de Nosy Be,
 impression couleur sur toile
- 04**
Tricorne, 2015
 tricorne, Hercules en argent,
 clou en argent

- 05**
Enfant au triangle, 2015
 acrylique sur toile
- 06**
Maison de Papa, 2014
 impression 3D

- 07**
Colosse-zébu, 2015
 acrylique sur toile

- 08**
Île-vagues, 2015
 impression 3D

- 09**
Arbre sacré, 2015
 technique mixte

- 10**
Maison de Saïd, 2015
 impression 3D

balcon

- 11**
Plan de Papa, 2015
 feutre sur impression couleur
- 12**
Île en perspective, 2015
 table traçante

- 13**
Carte de Libertalia, 2015
 impression couleur
 sur papier

- 14**
Équerre en suspension, 2014
 acrylique sur bois

entresol

- 15**
Silencio (fac-similé), 2015
 fac-similé d'une des
 625 combinaisons de couleur
 des tapis *Silencio*
 réalisés par Francis Alÿs
 à partir de 2003

- 16**
Fenêtres de l'atelier, 2015
 vidéos couleur, 4 moniteurs,
 cadres en bois

- 17**
Atelier, 2015
 impression 3D

- 18**
 Gilles Mahé,
 Yvan Salomone
COPIE, 1996
 impression couleur sur papier

- 19**
Atelier-caméléon, 2014
 acrylique sur bois

- 20**
Machette-crocodile, 2015
 bois, métal

- 21**
 Thomas Hirschhorn
Livres parisiens, 2001-2015
 livres, bois

- 22**
Cœur tentaculaire, 2015
 impression 3D

- 23**
Tabouret du Tromba, 2015
 tabouret, bâton de sorcier,
 casquette de la marine nationale
 française, bouteilles de bière,
 paquet de cigarettes, natte

sous-sol

- 24**
Mémoires, 2015
 installation vidéo

sortie de l'exposition

- 25**
Rocher en suspension, 2014
 huile sur bois

L'œuvre est une utopie. L'utopie est le sujet de l'œuvre.

Mathieu Briand a émergé sur la scène artistique au milieu des années 1990, en plein essor du mouvement alternatif techno et des *free parties*, dont il a été un membre actif. Son travail se nourrit alors des utopies de l'époque : le nomadisme, la remise en question du territoire, de la frontière, la recherche d'un autre rapport au monde, véhiculées grâce à l'avènement des nouvelles technologies. Celles-ci ont bouleversé nos modes de communication, mais ont aussi transformé notre rapport à la réalité, notamment à travers les images de synthèse, et le développement des jeux vidéo réalistes. Mathieu Briand élabore alors un travail plastique qui confronte le spectateur à ces nouveaux mondes et met la perception au cœur du processus. Au milieu des années 2000, son travail se déplace de la perception à notre appréhension du temps et de l'espace, devenue obsolète et dont il propose une nouvelle approche, comme un ensemble horizontal et en dilatation perpétuelle. Depuis quelques années s'est ouverte une nouvelle voie dans sa pratique artistique, dont témoigne le projet présenté à La maison rouge.

En juin 2007, Mathieu Briand reçoit par e-mail la photographie d'une île, située au large de Nosy Be, dans le nord-ouest de Madagascar. Pour l'artiste, l'île représente un motif, un sujet en soi ; mais elle est aussi un lieu de projection fantasmatique. Elle correspondrait à une histoire, dont il a eu écho lors de ses années de nomadisme techno et en lisant la TAZ (« Zone Autonome Temporaire ») de Hakim Bey. L'histoire de Libertalia, une colonie libertaire fondée par des pirates à la fin du XVII^e siècle, est racontée par un certain capitaine Johnson dans un ouvrage publié en 1724. Nul ne sait si cette colonie a réellement existé ; le capitaine Johnson (dont aucune

autre mention n'existe par ailleurs) est peut-être lui-même un personnage fictif, derrière lequel se cachait Daniel Defoe, l'auteur de *Robinson Crusoé*. Le récit raconte l'avènement, puis l'échec, de cette utopie politique, sociale et philosophique menée par un groupe d'hommes en rupture de ban.

Se jouer de l'ambiguïté de la réalité est un des ressorts essentiels de l'œuvre de Mathieu Briand depuis ses débuts. Cette île se transforme alors pour lui en un territoire propice au déploiement d'une utopie artistique sur les traces des libertaliens : *Et in Libertalia Ego* devient le titre générique du projet, en référence à l'inscription qui apparaît sur le tableau *Les bergers d'Arcadie* de Poussin : *Et in Arcadia Ego*.

Imprégné de la culture d'action et des récits sur la piraterie du passé, du présent et du futur, Briand imagine d'abord comme projet la construction d'un bateau – un travail collectif qui serait initié par un groupe d'artistes et d'habitants de Nosy Be – afin d'atteindre cette petite île. Lors d'un premier voyage de prospection, l'artiste découvre qu'une famille d'une dizaine de personnes vit sur l'île. « Papa », le chef de l'île, est aussi « sorcier ». Saïd, son fils, est un piroguier hors pair qui lui sert de guide à la découverte de l'île et de ses alentours. Une relation se noue. Progressivement, le projet initial de Mathieu Briand évolue vers la volonté de s'investir sur l'île, en construisant un atelier sur place.

À l'origine du projet, il y a chez Briand la volonté d'occuper un « ailleurs » : un lieu loin des influences extérieures, en dehors de l'atelier, de la galerie, du musée, et plus largement des repères habituels de l'art contemporain, pour inventer et expérimenter de nouvelles manières de faire, en autonomie. Cette volonté de dépaysement n'est pas unique ni nouvelle dans le milieu de l'art ; elle répond à une aspiration des artistes à mettre à l'épreuve leur créativité, leurs automatismes, pour s'ouvrir

à l'inconnu. Il ne s'agit pas simplement pour Mathieu Briand de déplacer son espace de création d'un lieu à un autre, mais véritablement de mener une « expérience » *in vivo*, au sens scientifique, pour s'interroger sur sa pratique comme artiste et plus largement sur les origines de l'art, son sens, ses limites. Sur Libertalia, il entend se soumettre aux événements, et se contente par conséquent d'énoncer quelques principes qui devront régir le projet : la réalisation d'œuvres ne sera pas un but ; le projet sera collectif ; il se déroulera dans le temps ; il n'y aura pas d'exposition au sens entendu.

Depuis 2012, La maison rouge accompagne Mathieu Briand dans ce projet, sans savoir réellement où cette collaboration mènerait, ni même si elle aboutirait sur une exposition. Il s'agit d'un mode de production inhabituel pour la fondation, qui aide généralement à produire des œuvres matérielles, et non à nourrir des aventures au long cours. L'exposition actuelle et le livre d'artiste qui l'accompagne (que le visiteur est invité à consulter pendant sa visite) sont une manière de rendre compte, de façon allusive, incomplète, symbolique, poétique, et sans doute paradoxale... de l'utopie de Mathieu Briand dans son ensemble, et de certains éléments de son incarnation insulaire.

À l'entrée de l'exposition, des cartes tentent de « représenter » l'île : le trait approximatif d'un manuscrit qui rappelle les cartes marines anciennes, ou les lignes ultra-précises d'une table traçante circonscrivent de la même manière un territoire aux limites claires, qu'il est par conséquent aisé d'embrasser mentalement. Mais les caractéristiques physiques de l'île ne constituent qu'un aspect de son identité.

Une porte triangulaire ouvre sur l'aire imaginaire de l'île, dans lequel le mythe, le rêve et la réalité s'entremêlent. De grandes toiles inspirées de Goya (*Le colosse*) et de Dalí surplombent l'ensemble. Elles représentent

l'île comme un lieu de magie, de symboles et d'énigmes à déchiffrer, mais aussi comme un lieu de transformation de l'être. Un tricorne, une maquette de bateau trois mâts rappellent l'utopie pirate de Libertalia. Dans la réalité, le trois-mâts est devenu une pirogue, que sa voile peinte désigne comme un symbole d'initiation : reprenant une œuvre onirique de Dalí, la scène montre un personnage d'enfant (l'artiste ?) soulevant le coin de la mer comme on tente de « lever le voile » des illusions.

L'arbre sacré occupe une place importante : c'est à son pied que « Papa » réalise traditionnellement les sacrifices aux ancêtres ; plusieurs sacrifices rituels de zébus (« joros ») ont ainsi eu lieu pour que la présence de l'artiste soit acceptée sur l'île et que l'harmonie y règne. L'arbre est donc symboliquement le point de départ d'une nouvelle étape dans l'histoire de l'île, dont Mathieu Briand fait désormais partie.

L'île et l'atelier ne font qu'un pour l'artiste. La salle en contrebas représente ces deux espaces imbriqués et les expériences artistiques qui y ont été menées dans le cadre de *Et in Libertalia ego* par Mathieu Briand et les artistes qu'il a invités. Une maquette de l'atelier, des œuvres, des documents, des accessoires y sont mêlés sans hiérarchie. Un bâton de sorcier sculpté dans un morceau de bois y côtoie une « sculpture inhumaine » de Mathieu Briand : un cœur tentaculaire et « voyant », réalisé grâce aux technologies les plus avancées de la modélisation en trois dimensions d'images virtuelles.

Au cœur du projet, il y a cette question : quelle signification cela a-t-il de faire de l'art (au sens où nous l'entendons dans nos sociétés occidentales) sur cette île ? Fait-on de l'art s'il n'y a pas d'exposition, pas de public ? C'est pour se confronter à ces questions que Briand imagine de transposer sur l'île des œuvres existantes d'autres artistes. Il assume l'idée de « piratage »

artistique et demande à plusieurs amis artistes de lui fournir des protocoles, en vue de réaliser ces œuvres en prenant en compte les contraintes du lieu. Ces protocoles sont mis en œuvre sur place par Mathieu Briand à partir de novembre 2011 : Pierre Huyghe envoie la photo existante d'un sentier à tracer (*Or*) ; Thomas Hirschhorn propose une liste de « livres parisiens » qui constitueront la bibliothèque de l'atelier ; Damián Ortega fait numéroter toutes les feuilles d'un arbre (*Classified Waste*). Par la suite, d'autres artistes sollicités imaginent des œuvres nouvelles pour l'île : Gabriel Kuri conçoit une sculpture en positif/négatif, un trou et son terril (*Untitled (Average Straight Line)*) ; Juan Pablo Macias fait graver une phrase et une figure sur deux arbres (*Carving Oiticica's*) ; Jacin Giordano imagine des sculptures de fils colorés arrimées entre les arbres (*The Catchers*) ; Rudy Ricciotti fournit les plans d'une construction (*Abri*) ; Yvan Salomone propose une œuvre à accrocher dans l'atelier (*Copie*) ; Francis Alÿs envoie un paillason illustré d'un dessin incitant au silence (*Silencio*). Certains artistes sont convoiés sur place : Dejode et Lacombe conçoivent une lanterne sous-marine (*That's How Strong My Love Is*) ; les Frères Chapuisat installent des hamacs dans un arbre (*Hammocks Tree*) ; Prue Lang et Richard Siegal proposent des performances (*Performance for the Family*; *Performance for the Island*) ; Mike Nelson modèle un double de l'île en sable sur la plage (*About Land*) et des totems en matériaux de récupération (*Totem Witness –for the Bailiffs and the Shaman*) tandis que Koo Jeong A vit cette aventure comme un moment d'introspection.

Aucune de ces œuvres n'est faite pour durer ; certaines disparaissent d'elles-mêmes, sous l'action du temps et des intempéries ; d'autres sont volontairement détruites par l'un des habitants, qui assimile les activités mystérieuses de Briand et de ses amis à de la magie noire, au service

d'un dessein qu'il suppose machiavélique. Sinon, pourquoi dépenser tant de temps, d'énergie, d'argent à produire des choses inutiles et rapidement obsolètes ?

Ce « malentendu » est pour Briand le signe d'une nouvelle dimension acquise par les œuvres sur l'île : l'acte de destruction a pour ainsi dire validé leur dimension symbolique et leur a attribué un pouvoir magique, en les rendant « opérantes ». Au sous-sol, une installation vidéo rend compte du projet sous un autre angle, plus documentaire. Tout au long de ses nombreux séjours sur l'île, l'artiste a filmé, photographié, capté ces instants, témoignant de « l'écologie » du projet : de la manière dont il s'est développé sur ce territoire, des interactions nécessaires avec les vivants et les morts, des processus de destruction et de création.

Photographies, vidéos, documents, peintures, objets, sculptures, accessoires... tous ces éléments ne sont que des traces, des allusions, des souvenirs de l'expérience collective et connective vécue sur l'île et qui se poursuit toujours. Ce qui est exposé, c'est autant des œuvres que l'objet même du projet de Mathieu Briand : la notion d'art, élargie, renouvelée.

L'ambition du projet, son amplitude mentale et physique, sa dimension instable et évolutive, sont bien à l'étroit dans les limites de l'institution, dans les formats habituels de production, de diffusion, de médiation des expositions d'art contemporain. Car *Et in Libertalia Ego* ne vise rien de moins que d'interroger l'origine de l'art, l'éprouver, pour tenter d'y réinvestir le sens du sacré, à l'origine de la culture.

À suivre....

www.mathieubriand.com/et-in-libertalia-ego/

la maison rouge

- président : Antoine de Galbert
- directrice : Paula Aisemberg
- chargé de la collection : Arthur Toqué
- chargé des expositions : Noël Le Roux
- assisté de Baimba Kamara et Danaï Giannoglou
- régie : Laurent Guy assisté de Pierre Kurz, Steve Almarines
- équipe de montage : Frédéric Daugu, Stéphane Emptaz, Jérôme Gallos, Florent Houel, Emmanuelle Lagarde, Nicolas Magdelaine, Arnaud Piroud, Ludovic Poulet, Estelle Savoye
- assistants de Jérôme Zonder de juillet 2014 à février 2015 : Sarah Saudry, Marjolaine Ciavaldini, Victor Renaudeau, Io Burgard, Johanna Mirabel, Thomas Lesigne, Justine Joly, Ambre Ledoyen, Charlotte Sucquet, Claire de Pimodan, Ambre Dourneau, Ilyasse Tissier, Na Wang, Elisabeth Yeojin Jung, Elisabeth Lincot, Clara Saracho de Almeida, Helene Chean, Brigitte Sebban, Lou Verant
- chargée des publics, de la programmation culturelle et du petit journal : Stéphanie Molinard, assistée de Sarah Beaumont et Mathilde Belouali-Dejean
- chargée de la communication : Claire Schillinger, assistée de Camille Maufay et Celia Bricogne
- assistante administrative : Stéphanie Dias
- accueil : Alicia Treminio, Guillaume Ettlinger

relations presse

Claudine Colin communication, Pénélope Ponchelet et Marine Le Bris

les amis de la maison rouge

présidente : Elizabeth de Rotalier, assistée d'Aude Quinchon

la maison rouge

fondation antoine de galbert
10 boulevard de la bastille
75012 paris france
tél. +33 (0) 1 40 01 08 81
fax +33 (0) 1 40 01 08 83
info@lamaisonrouge.org
www.lamaisonrouge.org

jours et horaires d'ouverture

- du mercredi au dimanche de 11h à 19h
- nocturne le jeudi jusqu'à 21h
- visite conférence gratuite le samedi et le dimanche à 16h
- les espaces sont accessibles aux personnes handicapées

tarifs et laissez-passer

- plein tarif : 9 €
- tarif réduit : 6 €, 13-18 ans, étudiants, maison des artistes, plus de 65 ans
- gratuité : moins de 13 ans, chômeurs, personnes invalides et leurs accompagnateurs, ICOM, amis de la maison rouge
- billets en vente à la FNAC tél. 0892 684 694 (0,34 € ttc/min) www.fnac.com
- laissez-passer tarif plein : 24 €
- laissez-passer tarif réduit : 16,50 € accès gratuit et illimité aux expositions, accès libre ou tarif préférentiel pour les événements

Rose Bakery Culture

Nettoyage à sec, by be-attitude

© photos : DR et Marc Damage
conception graphique : Jocelyne Fracheboud
impression : L Graphic

autour des expositions

Jeudi 19 février à 19 h
Mathieu Briand, en dialogue avec Frédéric Bonnet

Jeudi 26 mars à 19 h
Jérôme Zonder, en dialogue avec Léa Bismuth

partenaires permanents



partenaires médias



partenaires de l'exposition de Mathieu Briand

Ce projet a été sélectionné par la commission mécénat de la Fondation Nationale des Arts Graphiques et Plastiques qui lui a apporté son soutien



la maison rouge est membre du réseau Tram



